

Fonction et utilité du patchwork littéraire

Cinquième partie : L'âge d'or



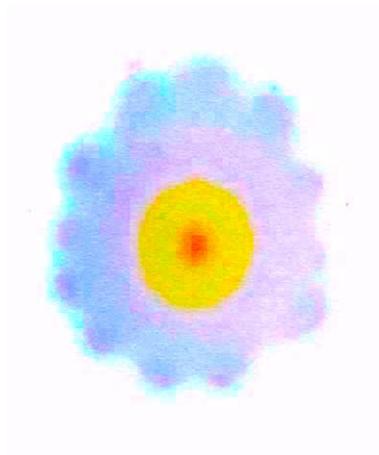
Inflorescence de neige n° II, photographie Ghislaine Girard, 2023
fichier numérique recadré © Xavier Hiron

Essai poétique

Peut-on impunément se dédier soi-même et consacrer sa vie à la féminité ? Pourtant, tant d'hommes et de peuples l'ont déjà tenté, par le passé... Et comment, au-delà de son image même, la mieux représenter, sans jamais risquer de la faire se faner ? C'est bien ce que ce texte un peu fou, et d'obédience assurément surréaliste, tente pourtant d'aborder, avec respect et tendre vivacité. Un texte où la poésie côtoie l'utilité de vivre et du hasard d'exister, par la rencontre avec sa forme la plus aboutie : en l'espèce, la littérature même.

SOMMAIRE

Fonction et utilité du patchwork littéraire – Cinquième partie : L'âge d'or	116
--	-----



Soleil n°5, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019

Essai poétique

Cinquième partie : L'âge d'or

En elles, les femmes contiennent des mots marqueurs, et qui sans cesse nous reviennent à épisodes réguliers. Nous apportent en continu leur pure et brillante assurance, leur vulnérable aplomb, et toute une fraîcheur qui, toujours, nous dissuadent d'abandonner. À nos sens, elles figurent une présence qui nous ancre placidement à nos tangibles passés. Mais surtout, nous concèdent souverainement cette notion même de nos existences, par elles rendues solides - car à nous-mêmes salutaires -, et de nos indémêlables et tortueux devenir... Ayons pour elles, et avec elles, cette pensée heureuse de nos louables futurs, comme nous le ferions d'une simple azalée, d'un poinsettia à la cuirasse marbrée, et nos cerveaux ainsi régénérés ouvriront à leurs yeux un lointain horizon de parlement ressuscité ! Augurons tous des jours meilleurs que la vie même, par elles, nous aurait concédée... L'immutabilité d'une quelconque volonté : voilà en quoi leur apport spécifique nous restera inaliénablement sacré !

Mais leur indépendance, aujourd'hui et en toutes circonstances, fait foi. Aujourd'hui, cette indépendance réglementaire d'une femme est devenue l'unique forme de sa priorité. La seule affirmation de soi prévaut : rosace de ses tourments aux directions contradictoires. Tâcheronne du monde à notre exact égal, la navigation incertaine des vents ne l'effraie plus. Ni la systématique discordante de l'entier univers, d'ailleurs...

Clairières de rocs, par nos coulées de lave éparpillées, et brèches d'ombres profondément entachées de soleil. Vivacité de la

Essai poétique

cascade à l'alouette mêlée. Ni l'expérience du mal dans sa bénédiction, ni aucune vérité acquise en la sérénité : la statique des femmes n'est plus qu'un lointain souvenir, et comme cela est tant mieux ! Car ne rien devoir d'autre qu'à sa fragile identité solaire : non, rien d'autre – même avec tout ce que cela peut comporter de dangers réciproques et d'absolutisme sous-jacent !

Régates sombres des abordages révélées au long-cours... Naufrages potentiellement triomphants et à ce point exacerbés qu'ils en seraient, dans la fluctuance rampante de leurs esprits sur l'onde sourde surnageant, tout autant qu'en leurs pénibles et lentes concrétisations de soleil, à la fois irrémédiablement inscrits, mais tout aussi bien totalement inattendus...

La vie sociale, tout autour de nous, pourtant, s'organise et se meut d'elle-même, nous entraînant inexorablement au cœur de ses volutes légères ; mais plus jamais la femme n'aura d'autre souci à l'esprit qu'elle-même. Avec ses exigences de capitaine, ses certitudes de bouddha, sa belle contre-escarpe de vilaine (oui, comme cela est évoqué dans la chanson !), aucun discours appris n'émanant d'autres qu'elle :

« Ainsi tu sus me redonner une place pleine et entière à tes tendres côtés. Tu as su m'introniser en ton affectueux égal, mon doux amour revigoré ; me redonner cette floue et flottante fierté criante d'exister. Tu es ma vie amoncelée dans le verger serein que j'avais dû, bien avant toi, initialement quitter – et tu en connais la froide et absconse raison -. Et depuis lors, j'étais, absente de ma propre maison, et comme abandonnée à tout jamais, en proie à une terrible et incommensurable anxiété. Mais dès lors que tu es redevenu mon joyeux port d'attache, mon époux abyssal, tu sus t'improviser en un farouche et fluctuant point d'appui : un paravent d'éventails contre la fureur déchaînée de mon vaste tourment intérieur... Et ce faisant, tu m'as ainsi stabilisée au sein même de ma propre fluence. Avec toi, j'ai pu nourrir le sentiment de pouvoir à nouveau croître en une puissante

Essai poétique

gerbe de blé. Et par ce biais de ta présence rassemblée, tenter en toi et par toi de fortement m'améliorer. Étant prodigue de moi-même, j'ai aussi su devenir belle. Et pleinement remplie de ta superbe insouciance, oui, enfin, j'ai pu à moi-même ressusciter ! »

En ces doux termes accolés, et en apparence seulement contradictoires, s'inscrivent, pour nous désormais, les données inhérentes de la durée... Car le temps n'est jamais encadré qu'à la mesure exacte de nos actes. Il ne possède la couleur ni cette forte saveur qui, souvent, intensément nous accompagnent, que de nos souterraines consciences effleurées. Ainsi perçu à la lueur de l'étalon empesanti de nos journées, il s'élabore autour de lui comme un vague trésor, dont le Saint des saints se consigne en ce pieu et silencieux mouvement de notre ardente et concrète durée... Cette limpidité lumineuse de la durée !

Ainsi, le temps est minéral, et la durée est organique.

Or donc, nous nous égayerons farouchement à travers le tapis foisonnant des luzernes éparpillées...

Pour résoudre cette atroce équation qui constamment se pose devant nos yeux de nos incommensurables durées, notre véritable inconnue, alors, deviendrait : qu'est-ce qu'une femme plantureuse ? Ou plus exactement : quelle est la véritable nature de son analogie avec les plantes ? Dévoreuse d'espace, ne serait-elle que la seule expression d'une simple et placide volubilité aux allures physiques ? Doit-on, dès lors, en prendre soin, comme nous le ferions de la prune de nos yeux, afin qu'en notre périmètre délimité, toujours, elle croisse progressivement en force et en beauté ? Puis en volume, aussi, qu'elle se développe, à l'image de ce que nous énonçait déjà le Petit Prince de Saint-Exupéry ! Ou deviendra-t-elle, sous notre toit immodéré, notre inquiétude ontologique dont à jamais nous porterions la responsabilité vénéneuse et florale ? Toute une surprenante philosophie de vivre, déjà, sagacement valorisée...

Essai poétique

En traversant inopinément l'histoire du vivant, nous sommes lentement passés du rêve romantique à la blessure existentielle de nos âmes. De la séquence du sommeil forcé à la vivacité alerte de nos esprits vagabonds. Nous entendons des anges, là où la distance exacerbée des sombres marais ne bruit plus guère et où la prèle sauvage du moindre prédateur se protège. Avec des mots qu'on a taillés à la volée comme des vœux, avons-nous seulement conservé une claire cité à bâtir ? Une circonférence identifiée à défendre ? Une enceinte de terre à planifier ? Ou rien qu'un brutal horizon nous y serait-il à investir ? La gente florale, intimement, nous exalte en même temps à tout cela, bien que nous entendions bruire à travers elle, et vainement s'effriter aussi, la gloire inique du monde. Qu'attendre ainsi de l'injuste durée ?

C'est qu'en la même durée, nous ignorons le bruit. Nous ignorons ces bruits de fond assourdis et ineptes que, dans l'appétence de nos fêtes, font les roulements de tambours de nos vies. Avec lui fuse un brouhaha dont nous ne séquençons même plus l'ADN. Dont nous ne mesurons plus l'efficacité tardive, telle une vendange des cœurs, même si toutes nos écoutes, en permanence ouvertes sur la moindre des vibrations sonores, restent toujours braquées sur lui. C'est que nos télescopes se sont grippés. Nos oracles nous ont impunément abandonnés, tandis que nos trépidations insensées, progressivement, vers nos nuits se délocalisent...

Ô fleur tutélaire du temps, ô toi, emblème protecteur, notre circonstance de la durée, serais-tu une femme céleste perdue dans notre immensité ? Comme d'un dieu irréprochable des Incas, forme profondément glorieuse, tout autant que cruellement démembrée ? Car la vie nous aura méthodiquement démembrés, nous, sœurs et frères d'un autre sang mêlé, malgré nous immergés dans ce liquide épais et gluant des secondes, comme immanent d'une terrible et froide voie lactée. Nous serions donc issus d'une glaciale voie lactée. Mais par quel biais, enfin, cette traîtrise honteuse de nos gravités ?

Essai poétique

Car chaque fleur propose sa propre interprétation féconde de la durée. Depuis le rosier réfractaire qui s'installe et prospère spontanément, puis nous impose sa ramée, jusqu'à la dernière et frêle nuée du muguet, du bleuet, du crocus, ou de bien d'autres vaines fleurs de lente extrémité, nous ne déclarerons acquis que ce qui, très ostensiblement, s'agitera bientôt devant nos regards incertains. À l'image de ces floraisons limpides et sommaires, du monde nous demeurerons les très infructueux accidents. Ce qui m'amènera à considérer ici publiquement que soudain te rencontrer fut en l'occurrence mon heureux événement sur la terre !

À l'échelle des espèces accumulées, l'homme est bien à considérer comme un être ingénieux, structurant et organisateur ; performant et, de ce fait, il se croit constamment novateur. À celle étouffante de l'univers, de ces milliards de planètes qui nous entourent, il n'est qu'un être vil et maladroit, malhabile et tout particulièrement démuné. Mais c'est pourtant à ses malheureux congénères qu'il fait porter le plus de pression : telle une image de son microcosme d'épines qui se passe de commentaires. Car de cet humus infernal, en effet, jaillit en permanence, devant ses yeux plus qu'hébétés, la surprise de la finesse et d'une robe d'élégance. Une autre voie désintéressée serait-elle alors possible ? Un mirage éhonté, et qui du reste s'installerait, viable malgré tout, dans notre infime dimension de vivant ? Une beauté musicalement diffractée, pas plus large qu'une étique portée, pas plus forte qu'un épais et franc murmure, bien que tombée dans son inaltérable abîme ?

Ce secret-là ne se négocie pas : car vivre en nous reste unique ; tout comme restera unique, tout aussi bien, notre tenace perception de vivre. Loin des portes inaccessibles de l'univers, tout se logerait dans le motif de vivre, à défaut de nous en fournir un mobile : car la gloire de l'esprit humain, seule, en dépend...

Et chaque fleur, ainsi, se changerait pour nous en cette petite et funambulesque gloire. La femme, très symboliquement, la représente-

Essai poétique

rait pour un ultime sursaut d'orgueil. Mais un orgueil mal assuré, qui est celui du condamné que tous, très opportunément, nous nous figurons être... Alors, de quel blâme serions-nous le sujet si, sur le champ même d'adversité nous étions rassemblés en bouquets, pour délivrer de nous notre sang guilleret ? Sang vibrant, qui est le sens intime de l'œuvre d'art : un exutoire psychologiquement fermé, certes, mais qui en rien ne changerait la nature profonde des choses qui nous entourent. Cette expression collective qui nous ferait du bien à l'âme, sans pourtant être en capacité de ne jamais la guérir totalement... La digital apaise seulement, nos souffrances endémiques ne passant pas. Et que s'étende pour nous le sens austère et froid de nos deux larges hémisphères... ! N'aurions-nous rien gagné de sûr ni même de profond, face à la diversité affreuse de nos vaines situations, qui ne soit dû aux rires francs des fleurs ?

Donc, la femme, qui est de notre tendre côté, serait céleste – c'est d'ailleurs en ces termes que nous nous la dépeignons : gracieuse, souple, légère, subtilement galbée – tout autant que marine – c'est-à-dire formée à la douce pierre-ponce de l'océan : soit burinée, polie et entièrement basanée - et cependant miraculeusement inaltérée, car éminemment terrestre en même temps... Comment en serait-il autrement, d'ailleurs ? Qu'espérons-nous de victorieux, mis à part le changement de proportion de nos images ? Le changement de dimension de notre propre image ? La traversée de notre soucieux univers en serait-elle enfin sécurisée ?

Mais où se cache la neige et où, dans son sillage vapoureux, la forme blanche du perce-neige ? Sans même évoquer l'édelweiss, qui est la reine incontestablement accomplie des solides sommets ? Comment bien distinguer entre les êtres et les choses, tant que se poursuivra le long couloir étroit de nos deux vies capitonnées ? Le temps, la durée, l'organique, la minéralité, ces êtres et ces choses : tout cela nous semble si intimement liés, au sein de ce triste monde affairé au centre duquel, pourtant, nous ne dégageons plus cette véritable

Essai poétique

disponibilité d'esprit qui nous permet d'écouter bruire autrui... Alors, comment au monde nous positionnerons-nous, pourrait-on, de fait, se demander ? Cette étincelle scintillante des femmes serait-elle pour toujours à nos côtés ?

La belle de jour, la belle de nuit, la belle des saisons : toutes se déclinant en un long et rustique catalogue des efflorescences joyeuses... Toutes ces plantes solaires, et subséquentement magnanimes, prises ensemble, se nourrissent de la même minéralité extraite des sols. Se nourrissent des cristaux de sels puisés à même la roche, au sein des substructures du monde sans fond (leurs tissus, leurs précieuses contextures, leurs duvets si soyeux, leurs axes franchement côtelées, leurs immenses droitures, leurs pétales immaculés, leurs douces couleurs irradiantes d'ipomées, leurs corolles sans nombre, leurs souterraines structures) : tout comme, à leur joyeuse image prévenante, les œuvres d'art que nous créons puisent en permanence le savoureux exquis de leur si délicieuse matière, leurs subtiles compositions et leurs persévérantes rectitudes habiles au cœur de cette construction exacerbée de la vie même, qui follement nous environne...

La grande capucine nous faisant cet insigne honneur d'être la toute première œuvre d'art que, de surcroît, sut nous offrir notre enfance terrestre. Avant elle, en effet, pas d'intention clairement formulée. Mais hors d'elle, a contrario, aucune certitude non plus. Et pas d'évanescence se promenant dans les jardins improvisés qui nous inondent de leur patiente venue, par leur naissance flamboyante.

Développer cette possible analogie de muflier vivace ne serait pas toutefois sans contenir un écueil...

Car le secret de la canopée, c'est l'unique vibration par nous ressentie, pleine et entière. Aucune autre vibration, jamais, n'enfermera en elle le poète, que celle qui déjà fourmille en lui, tandis que lui-même se reconnaît, exultant parmi la multitude florale qui s'épand langoureusement à ses pieds. Son large enseignement réside en la

Essai poétique

pure et limpide émotion qu'il dégage de la merveilleuse et insouciant contemplation d'un son cristallin qui, nuitamment, se perçoit au sein du froissement contenu des fleurs. Nous sommes constamment immergés dans l'infini silence des choses perdues, comme par leurs permanentes irradiations – celles-là mêmes que, si désespérément, nous tentons si souvent de percevoir en nous et de possiblement décrypter, mais en vain. Car qui ne sait pas ressentir les permanentes irradiations que le monde alentour nous propose en permanence de percevoir, en somme, ne sait pas vraiment vivre.

Car il y a le cours d'eau, d'une part ; et la prairie, à perte de vue. Il y a le silence de son affable religiosité. Il y a cette exubérance latente de la vie qui, aux longs confins du jour, soudain, s'épanche en son sursaut d'orgueil et de sa vénérable humilité. Et tout cela rassemblé, en un seul geste concentré : un seul coup de pinceau émanant du hasard. Emanant d'une simple écharde plantée dans le corps modelé de nos énigmatiques œuvres d'art. Une péninsule de sombre bonheur n'y étant cependant jamais assurée : mais, au moins, l'être intime s'y sera pleinement essayé...

À nous-mêmes, nous nous devons de tenter de vivre cette vive intensité charnue que nous propose enfin notre bref univers, malgré qu'un tel geste fugace nous soit une bravade insensée et procédant, finalement, d'un éphémère et âpre défi immesuré. En ce sens, le corps unique des femmes peut quelques fois nous y aider. Parfois, leurs vaporeux parfums flottent dans l'entre deux ponts de cette indécision même de vivre, mais finissent toujours par nous reconforter. Le musc y figure un fervent partenaire et un sérieux allié, bien malgré que, très minutieusement, le temps floral nous enlève et nous enlace dans sa durée. Oh, cette performance acerbe et notre acide perception de notre champ illimité !

Les pervenches discrètes, leurs fines et douces clochettes, leurs clarines profondément tintinnabulant, la mauve qui souvent fanfaronne, les gueules de loups généreuses : la palette de toutes leurs couleurs,

Essai poétique

du bleu pastel à l'ocre-rouge, puis au sang carminé, du blanc limpide des gueules de lion aux liserés fortement violacés de nos tendres pensées, toute cette panoplie divertissante nous revient langoureusement en mémoire, tandis que nous inondons nos toiles de nos gestes saccadés, où l'émotion du mouvement s'inscrit dans la rythmique féconde de nos désirs anciennement égarés. De fait, tous nos corps, par la vitesse imprimée, sont ainsi propulsés au-delà de l'accord harmonique qu'en nous-mêmes nous pensions pouvoir préserver. Et ce, au-delà même de cette immense limite que nous voulions du grand soleil pouvoir enfin accaparer, dans le but vivifiant de produire une source agréable de gaité... Mais le sort en aura décidé autrement, puisque ce sont les remous qui nous entraînent au loin, tandis que le chaloupage transi de tes hanches langoureuses n'y est pas à ce point étranger...

Chaloupage vivaces et incertains des silhouettes lointaines des palmerais, tel un enclos brutal et rempli de fruitiers, la femme et l'homme, pris ensemble, appartiennent en permanence et affrontent dans un sublime élan la matérialisation précieuse de la durée. Sa forme cotonneuse, ses courbes acérées : une rencontre tenace, un reposoir délibéré ? Une oasis vaguement dessinée, telle qu'une confuse solution à nos continuités désincarnées ? Tout autant en serait-il de l'héliotrope mensongère : mais le phénomène salvateur de l'élection, malgré tout, en nous resurgira toujours, pour tenter d'empêcher que cette vie désespérée, qu'en continu nous esquissons en dehors de nos solides jardins, ne devienne pour nous qu'un simple et vapoureux voyage. Ni qu'elle ne se réduise devant nos yeux qu'à un désordonné événement aléatoire, insidieusement logé au sein d'un monde fortuit. Ô femme magnifique, palais inattendu, en toi et pour cette ultime fois, en reviendrais-je à la rose sans consistance de tes respirations écartelées !

Le poinsettia (l'étoile rouge de Noël), le laiteux jasmin (dont le nom d'espèce s'écrit jasminum), la verte chicorée (ou cichorium pumi-

Essai poétique

lum), l'amère bergamote (citrus bergamia), la pimprenelle sucrée (sanguisorba minor) : tous les parfums qu'ici l'on se remémore... !

Les fleurs de jasmin, le thé savoureux, le fumet fluet des gens amoureux imprègnent fortement les paysages. Car de tout temps, tu auras occupé mon esprit et ma maison rudimentaire, autant que mon gracile horizon. De tout temps, tu as dansé et rêvé de ta silhouette de feu sur les crêtes arides du ciel. Tu pris nonchalamment cette courbure chaloupée des herbes plastiques qui agrippent le vent. Tu épousas de lui, telle une aigrette gentille, un simple plumet de malice, sa puissance qui enfle, provoquant en mon cœur un incontrôlable accès de furieuse jalousie. Car la beauté est un piège qui se referme à froid dans l'allure la plus sensible du cœur, mais qui nous reste, parallèlement, la plus exagérée.

D'où la puissance inaltérable de ton corps, de tes habits diaprés qui durent dans l'instant, tout comme sont puissants les dons et œuvres de l'âme qui émanent de toi. Comme est labile la contrée qui mène droit à ton cœur ! Comme est instable et fragile la vérité qui fait lever tes fleurs ! Mais tu es encensée par elles toutes ici rassemblées, et c'est bien en cela que résident ma joie extrême, mon équilibre immaculé, et mon plus infini malheur... !

Peut-on et sait-on dépasser le point ultime de l'horizon ? Sait-on et peut-on, de la vallée secrète du Nil, extraire nos doux noms ? Car serait bien savant qui connaîtrait le curieux élixir capable de ce faire. Puisque ton nom est indéniablement mêlé à l'esprit de la flore, comme une essence naturelle circulant librement et créant de ce fait, à la surprise générale du monde vivant, cette enveloppe charnelle ayant la vaine prétention de vouloir t'abriter. Cette enveloppe proclamant ta bienheureuse surpuissance. Car toi-même, tu n'es qu'un vague et valeureux costume d'eau offert à l'âpreté de vivre et à notre indulgence cinglante d'exister. Aucun être ne saurait, à cette diligente vigueur de tes arômes urgents, venir y résister ! Ni par ta lâche estampille, ni dans ta molle flanelle, se laisser par toi emporter...

Essai poétique

Molènes (de type verbasicum) à grandes fleurs jaunes : les églantiers fugaces et tapageurs qui parfois nous égaiant. Mais parfois, cependant, l'on ressent instamment que le froid pénétrant viendra s'insinuer au refuge profond de notre cœur. C'est le froid ingrat de la vague solitude qui soudainement nous envahit. Cette beauté tragique des fleurs de sel, féériquement transmutes en solides cristaux de gel... La longue randonnée apaisante des vents, ainsi, nous accompagne. Ses chapelles glaciales et comme arc-boutées dans un coin sombre du ciel azuré assiègent, impassibles, le goutte-à-goutte à jamais émerveillé de nos vèpres : ces longues soirées d'hiver qui brusquement auront givré tous les bosquets fatals et feront scintiller la neige des veillées ! Le paysage qui se dessine alors à nos yeux devient grandiose, et son soleil si magnifique, même si en son sein la chaleur de printemps aura pour longtemps disparu...

Toute forme s'est commuée en silhouettes énigmatiques et en apparences vaguement fantomatiques. Nous progressons lentement, laissant nos traces esseulées témoigner librement de nos anciens passages. Une tortue heureuse, près d'un turc montant un renne : tout prend, sous la couche épaisse de givre, une allure de sculpture surréaliste. Les pénitents placides seront ainsi dépouillés, parmi lesquels nous nous fondrons bien volontiers à leur extrême... Plus aucun chemin de traverse ne saura ici nous guider ! Les nuages sommitaux vont et viennent dans la nuée, enlaçant le vide profond et se perdant au bleu du ciel. Nous sommes presque seuls, perclus dans la vallée, même si cette opaque perte de nous-mêmes ne durera jamais autant que nous l'aurions désiré. Car la piste est déserte, tout autour du bel arbre endormi au port floconneux et racé : son élégance délicate s'évaporant sous le manteau immaculé du sombre bûcher. Les grands moulins se sont éteints et m'ont laissé dériver, seul, parmi la masse réconfortante des crêtes de ciel qui seront découpées entre le vide étroit et d'abruptes falaises.

Essai poétique

Au fil étroit de cet hiver, les fleurs devront, hélas, perdurer longuement entre leurs spores égrenées, leurs rhizomes souterrains, leurs tubercules soigneusement enterrés. Et leurs racines secrètes auraient-elles su, au sol, ainsi, venir nous piéger ? Au cœur très assagi de notre flagrante solitude, de laquelle, cependant, nous ne saurions nous relever... Dans leurs chuchotements sauvages, s'éteint jusqu'à la lumière même des guirlandes de gel tendues aux souples manteaux enneigés. Enfin les grands moulins, du fond farouche des immenses panoramas, vont-ils pour nous se réveiller ? Mais nous continuerons à nouveau de progresser à l'aveugle par cet enlacement alambiqué de notre approche en tapinois des hauts sommets qui au lointain s'agitent. Eux qui, chaudement, se seront blottis, et comme effarouchés, contre la beauté brute des nuages... !

Ici, plus aucune herbe ne subsiste, autour de nos piètres fantômes. Plus de chapelle mouvante non plus. Plus de fraîcheur ni de prairies à l'aire sinueuse et tendrement fluctuante. Toutes les traces, elles aussi, cherchent leur rude valeur énoncée à l'abri d'une bosse finale : ce sentiment, pour autant partagé, d'une vivace solitude ! Des monolithes froids auront tout balisé de nos pieux territoires...

Car l'homme restera à jamais englué dans la féconde et dangereuse équation du monde. Comment pourrait-il espérer s'en défaire autrement, de fait ? Et comment même s'en démarquer ? Toujours flotte dans l'éther une réponse à ignorer. Qui est que vivre n'est plus, en quelque sorte, qu'une trompeuse et bien funeste destinée. Remettons-nous ainsi le fer, en chaque jour recommencé, sur notre valeureux métier ? Ou nous abandonnerons-nous à ce repos lascif que nous soudoie en permanence la lancinante durée, offerte inopinément aux plus purs guerriers ? Pour quelle heureuse finalité, d'ailleurs, puisque le monde entier des fleurs, sous nos pieds fatigués, mais cependant altiers, a déjà commencé de trembler ? Puisque l'éloquent règne floral, subitement, s'est mis aussi à s'effriter ? Et que l'hiver, qui pour tous nous restera muet, alors que de tout temps il nous

Essai poétique

guettait de sa main ferme et de son attitude intransigeante, de son haleine brumeuse et de son pas inaltéré, ainsi nous aura pour toujours enveloppés ? Pour enfin commencer, en sa danse macabre et en sa suite inespérée, à venir pleinement nous déstructurer... ?

(Fin de la cinquième partie)



Inflorescence de neige n° IV, photographie Ghislaine Girard, 2023
fichier numérique recadré © Xavier Hiron